

Entre désert de poussière, jardins irrigués, palais multicolores et glace à la rose, voyage en cette Perse originelle, berceau du chiisme, terre de poésie mystique et d'architecture multimillénaire.

L'Iran s'ouvre au monde et l'Occident a soif des multiples facettes de sa culture.

Texte & photos
Jean-François Guggenheim

Ispahan.

- Aimez-vous l'Iran ?

Combien de fois m'a-t-on posé la question depuis ce matin, empreinte autant de curiosité que de sincérité ?

- Oui. L'Iran est fascinant.

- Et les Iraniens ?

- Tout autant ! Chaleureux et... si accueillants.

- Nous voudrions vous inviter à manger une glace avec nous. Êtes-vous d'accord ?

Elles sont quatre, cinq même, maintenant que j'aperçois la plus petite, qui sautille au milieu du groupe, à si gentiment me convier. Des jeunes filles, étudiantes sans doute, tout sourire, sous leurs fichus imprimés de fleurs, d'oiseaux et de cavaliers.

- Venez ! C'est par ici, juste à côté.

Et de me retrouver joliment cornaqué, embaumé de rires, de myriades de questions : Qui êtes-vous ? D'où venez-

vous ? Quel est votre nom ? Êtes-vous marié ? Quel est votre métier ? La glace est à la rose. Pensez-vous l'aimer ? Elles portent toutes un drôle de petit sparadrap sur le bout du nez. À Téhéran, quelques jours plus tôt, j'avais remarqué, dès le passage de la police des frontières, quelques douanières le museau ainsi affublé. Elles se font refaire le nez, m'avait-on glissé à l'oreille. Pour ressembler aux vedettes des séries télé. Dès la sortie de l'aéroport, les portraits géants des hauts religieux, eux, ne faisaient pas penser aux gentils des dites séries. Barbes de sorciers, profils crochus et regards noirs... Dignes de contes pour enfants pas sages. D'une théocratie ne s'encomrant pas d'ambages. Téhéran pourtant, malgré sa grisaille, ses embouteillages et sa pollution, se révélait bien à l'image de l'Iran d'aujourd'hui : un œil pointé vers l'Occident, l'autre résolument orienté vers un passé religieux et conservateur. Grand écart oculaire.

1. D mesure de la mosquée royale d'Ispahan.

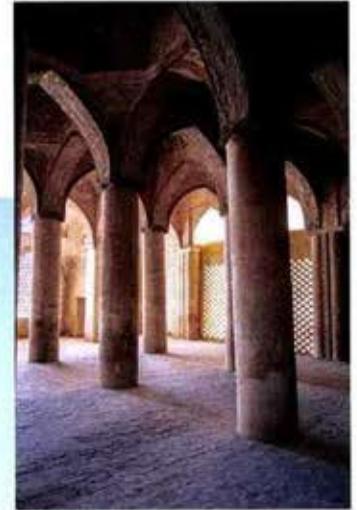
2. Mystérieuses salles de la mosquée royale.

3. Le palais aux Quarante Colannes et ses jardins  poustouillants.

4. Turquoises, émaux et lapis-lazulis de la mosquée du cheikh Lotfollah.



2



3

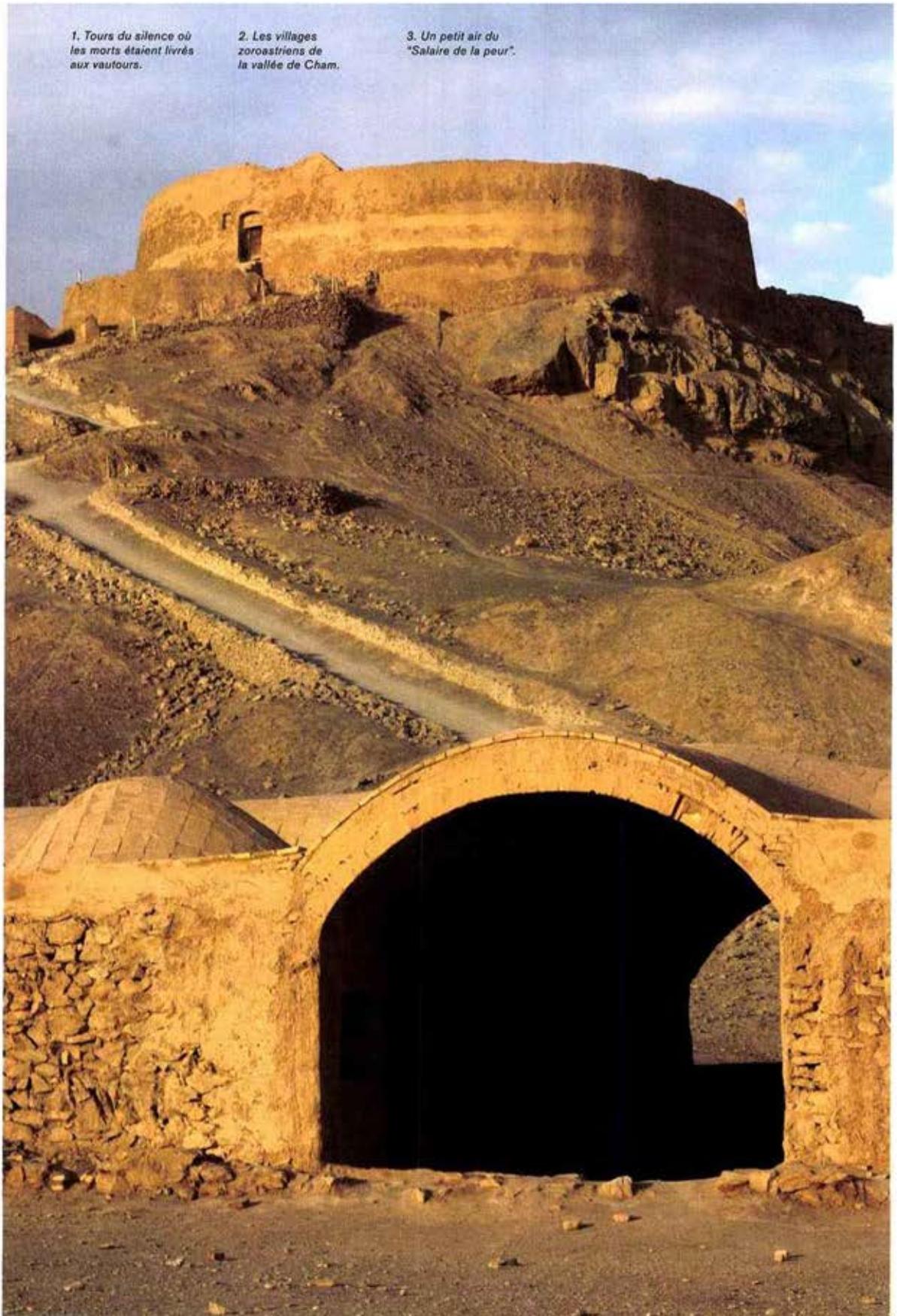
4



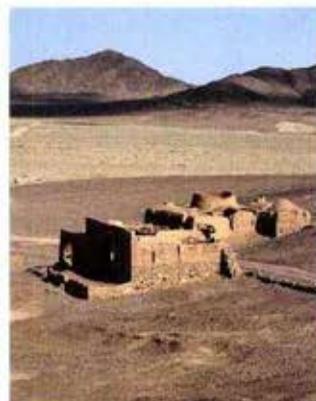
1. Tours du silence où
les morts étaient livrés
aux vautours.

2. Les villages
zoroastriens de
la vallée de Cham.

3. Un petit air du
"Salaire de la peur".



“Les camions transportaient toutes sortes de denrées, du pétrole ou des chaises, du charbon et des chèvres. Nous frôlâmes la ville de Qom, ses vestiges de 7 000 ans...”



À Téhéran, donc, où les interdits sont habilement contournés à longueur de journée, ma quête était celle de ce nouvel Iran, dont on ne cessait de parler, depuis l'avènement du “modéré” Hassan Rohani, depuis que le pays s'ouvrait. Le ciel s'était dégagé et mes pas me menaient à La Maison des Artistes. Une jeune femme était assise à l'ombre d'un arbre décoré de petits bouts de tissus, comme autant de prières, et lisait un livre. La maison ouvrait à peine et je me glissais dans la salle de l'expo photo : des images couvrant la révolution islamique, la guerre Iran-Irak. De la couleur, du noir et blanc, la terreur, la mort et le sang. J'y découvrais ces photographes iraniens, ces clichés imprudents, téméraires, d'un réel talent. J'en sortais bouleversé.

La jeune femme sous l'arbre m'apostropha. - Aimez-vous l'Iran ?

Je lui confiais être tout juste arrivé, à la recherche des derniers courants artistiques de Téhéran.

- Je m'appelle Shéhérazade. Je suis guide et conteuse, écrivain à mes heures. Venez. Il y a tant de choses à voir.

Elle était brune et jolie, exhalait des senteurs de fruits. À ses côtés je découvris les peintres les plus récents à la galerie Saless, du nom de la plus ancienne maison d'édition du pays, la création contemporaine à W01 Gallery puis à Aun Gallery. Ces lieux naissants semblaient avoir poussé avec le printemps.

- Ici les galeries sont nombreuses et discrètes. Beaucoup d'étudiants en art ont besoin d'espaces pour s'exprimer. Et puis il y a les expatriés, artistes vivant à Paris, Londres ou New York, dont nous souhaitons montrer le travail, le regard.

Nous bûmes un thé au Gramophone, bar branché où les étudiantes batifolaient avec d'improbables cousins, dans l'impossibilité qu'elles sont de déclarer un petit copain. Le temps fila. Au soleil couchant, sur les hauteurs de Téhéran, Shéhérazade sirota une orangeade. Je la remerciais de

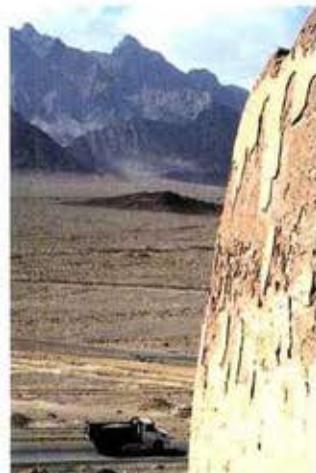
cette journée. Elle aussi. J'insistais, me sentais redevable. Non, c'était elle qui l'était. Je...

Alors Shéhérazade m'expliqua ce qu'était le *ta'arof*, cette courtoisie toute persane, à la base des lois de l'hospitalité iranienne, des comportements sociaux en général, quand un hôte a pour règle d'offrir à son invité tout ce qui est en sa possession. Ce que l'invité se doit bien de refuser, et l'autre... d'insister. Inlassable discussion où chacun met en exergue tant sa générosité que son dévouement. Nous nous sourîmes, puis, rîmes, échangeâmes nos e-mails, je la pris en photo.

Le lendemain je m'en allais rejoindre Kashan, à 250 kilomètres de là, direction sud, sud-ouest. La route désertique semblait un décor de film des années 50, une pincée d'*Un taxi pour Tobrouk*, un soupçon du *Salaire de la peur*. Les camions transportaient toutes sortes de denrées, du pétrole ou des chaises, du charbon et des chèvres. Nous frôlâmes la ville de Qom, ses vestiges de 7 000 ans, à ce jour le plus important centre théologique du chiisme au monde où se forment les mollahs, croisés de-ci de-là. À Kashan, incontournable oasis sur la route de la soie et d'Ispahan, l'ancien caravansérail me laissait coi. Le gigantesque puits de lumière, les kilomètres de passages du bazar, menant de mosquées en bains publics, mystérieuses arcades où se cachent d'improbables salons de thé. Enfin, j'étais en Iran, m'y sentais comme dans des rêves d'enfant.

Retour à Ispahan. Cette glace à la rose est douce et parfumée. Les étudiantes se sont finalement éparpillées, après moult questions : la vie à Paris, les sorbets de chez Berthillon, non sans m'expliquer qu'en Iran existe le *sigheh*, soit la possibilité de se marier pour quelques heures seulement. Un contrat oral, qu'il semble tout de même préférable de faire valider par un mollah. Je leur expliquais être engagé de mon côté et elles s'envolèrent, mi-figue, mi-raisin, gaies cependant, telle une poignée de serins. Je les sentais rêvant d'un ailleurs possible, d'une licence pour l'étranger.

Les coupoles de la place Royale, gigantesque esplanade au cœur d'Ispahan, brillent dans la lumière dure et droite du soleil de midi. Ispahan, surnommée “La moitié du monde”, est ce condensé des fantasmes de l'Orient. Palais et mosquées resplendent de faïence jaune or et bleu paon. Le jaune des acacias,



3

“À Yazd vivent en paix les Zoroastriens, pratiquant l’ancienne religion monothéiste de l’Iran dont Nietzsche s’inspira impunément.”

le bleu des pensées en ces jardins irrigués de ruisseaux et fontaines, sur cette place plus large que la Concorde, tel que shah Abbas 1^{er} la voulait. La mosquée du cheikh Lotfollah, à elle seule, vaut de venir de l’autre bout du monde. Géantes coupoles enluminées de turquoises et d’émaux, arcades de lapis-lazuli...

Abbas 1^{er} n’était pas homme de demi-mesure. Il obligea son père, en 1588, à lui laisser le pouvoir et n’hésita point à assassiner ses deux frères, construisit les bases de l’Iran moderne, soutint le commerce et les arts, se rapprocha des Européens, fit d’Ispahan sa capitale. Plus de 16 000 monuments renvoient ici au siècle d’or persan.

Je grimpe au sommet du palais Ali Qapu découvrir le salon de musique aux savantes et gracieuses niches, conçues afin de maîtriser l’écho, file vers le palais des 40 Colonnes se mirant en son bassin, m’esboudis devant ces tableaux encore il y a peu dissimulés, où le vin et les danseuses de la cour du ^{XVII^e} s’entremêlent en d’antiques bacchanales. Puis je me perds au hasard du souk, comme guidé par le chant des rossignols dans leur petites cages dorées accrochées au devant des échoppes. À la recherche d’un salon de thé, je me renseigne auprès d’un commerçant d’étoffes, qui me propose de sa propre infusion, noire et sucrée.

- Aimez-vous l’Iran ? Moi je suis afghan. Nous sommes quelques-uns, ici dans le bazar. À Ispahan, vous trouverez de toutes les nationalités. Mais si vous voulez vous amuser, allez dans le quartier arménien, vous vous y plairez. Ils y boivent du vin, mais... chut, il ne faut pas en parler. J’en prends bonne note, remercie et suis remercié, *salam aleykoun, aleykoun*

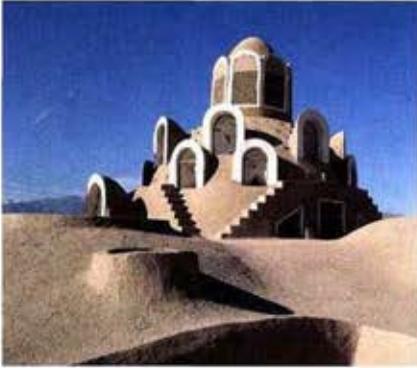
salam, puis me dirige vers le pont Khadju, posé sur la rivière Zayadeh-Rud.

Sous les arches, de petits groupes de gens, femmes, hommes, enfants jouent, discutent, rient. Les anciens se lancent dans des chants envoûtants, content les désillusions de l’amour, le flux des saisons, scandent les poèmes de Saadi : “*Si l’être humain consiste en œil, en bouche, en oreille et en nez, en quoi diffère l’humanité d’une peinture sur un mur ?*”. Un chant se termine sous les applaudissements, puis reprend, plus loin, à quelques arches de là. Accords vocaux, polyphonies perses, rythmés par le flux des eaux. Le soleil se noie dans le fleuve en contrebas, et c’est fichtrement beau.

“*L’ivresse de la jeunesse est plus forte que l’ivresse du vin*”, philosophe un Persan. Et de fait, de ce vin promis je ne vois guère en ce quartier arménien. De la jeunesse, je vois, parfois s’effleurant du bout des doigts, les garçons aux chevelures de hipsters, jean et chemise à carreaux, courtisent à tout va de jolies filles qui s’en laissent conter, non sans coquetterie. Inégalable goût du fruit interdit. Règne un petit air de bohème, d’insouciance, de gaité. À l’heure des vêpres, la quinzaine d’églises du quartier assurent les offices. Les restaurants branchés où les vocalises, accompagnées de luth et de tambourin, rendent hommage aux vers des grands poètes mystiques, accueillent les touristes et les gens d’ici, des hommes d’affaires occidentaux accompagnés de locaux, futurs partenaires de business s’il en faut.

Puis, ce matin, au départ d’Ispahan, voici à nouveau le désert, ses températures excessives, sa lumière brutale asséchant les plateaux d’altitude sur lesquels nous roulons, au milieu des camions. L’air oscille, prêtant à toute sorte de mirages. Pourtant, ici où nous nous arrêtons, il s’agit bien d’une cabane emplie de samovars, où nous buvons un thé. Des enceintes géantes scandent une musique que j’imagine volontiers être un hymne guerrier. Curieux contraste avec le sourire charmant de nos hôtes de quelques instants. Plus loin est Yazd, la ville de boue séchée, couverture minérale des bâtiments permettant de résister aux températures pouvant atteindre 45 °C. Il a fallu le génie d’ingénieurs anciens pour faire venir l’eau ici, via des canaux souterrains courant sur des dizaines de kilomètres, depuis les montagnes avoisinantes culminant à plus de 4 000 mètres. Le génie d’architectes, pour construire ces capteurs de vent, parfois hauts de plus de trente mètres, qui saisissent le moindre filet d’air. À Yazd et dans sa région vivent en paix les Zoroastriens, pratiquant l’ancienne religion

1. Dôme de Kashan surplombant des bains anciens dignes des "Mille et Une Nuits".



2. La richesse des décorations de l'âge d'or persan.

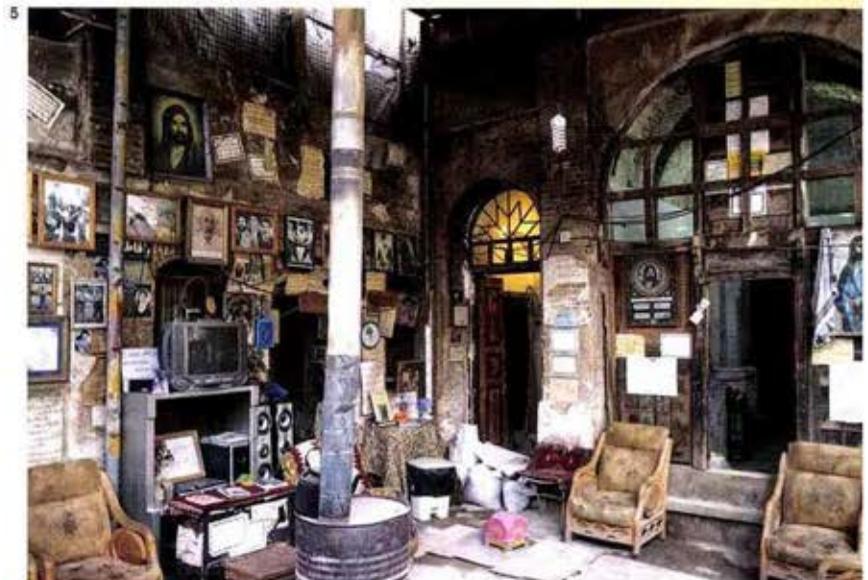


3. Promenade sur la place royale d'Ispahan, ancien terrain de polo.



4. Les voiles deviennent fichus, les chevelures prennent quelques libertés.

5. Des salons de thé tels des salons de lecture, dédiés à la poésie.



“Les plus grands poètes perses ne vantaient-ils pas l’ivresse et l’amour comme voies d’accès à une vérité, un monde de la pensée, supérieur?”

monothéiste de l’Iran dont Nietzsche s’inspira impunément. En ce désert de Cham sont les tours du silence où les morts étaient livrés au bon vouloir des vautours, chargés d’emmener leur âme au ciel. Ici, on cultive le safran, la grenade, on savoure un nougat mou local du nom de *gaz*.

Trois cents kilomètres de route au milieu des montagnes et apparaît Chiraz. Dédiée au vin (le plan de syrah vient bien de là et on en cultive encore, envers et contre tout) et à l’amour, ses poètes en ayant vanté les détours, Chiraz la joyeuse n’a pas eu la cote dans les jours suivants la révolution islamique. Mais les temps changent en Iran. De partout l’on vient goûter à la joie de la cité du Sud. Ici tout est plus libre semble-t-il, les femmes, les mœurs, la joie. Hafez et Saadi, parmi les plus grands poètes perses sont de Chiraz. Ne vantaient-ils pas l’ivresse et l’amour comme voies d’accès à une vérité, un monde de la pensée, supérieur ?

Ce sud de l’Iran rend-il donc les gens fous ? À une heure de là se trouve Persépolis, que l’on vient visiter du monde entier. Extraordinaire terrasse de bas-reliefs, de griffons et de colonnes posées à même les montagnes. Ici le shah avait ébloui le monde de ses fastes et choqué l’Iran. Ici Alexandre le Grand mena la grande vie, s’abreuvant goulûment des saveurs de l’Orient, avant d’incendier la cité. En Iran, le temps et les événements, semble-t-il, se tissent autrement qu’ailleurs. Le voyageur perçoit un monde, plus qu’il ne le comprend.

Carnet de route

Y Aller :

Asia propose un voyage individuel de 14 jours/12 nuits au départ de Paris.

Remontez le fil de l’histoire de la Perse en passant par Téhéran, Kâshan, Yazd, Ispahan, Chiraz et Persépolis en voiture particulière avec guide francophone, hôtels 4 et 5 étoiles et vols aller Paris-Téhéran et retour Chiraz-Paris avec Turkish Airlines inclus. À partir de 4466 € par personne sur la base de 2.

Tél. 01 44 41 50 10. www.asia.fr

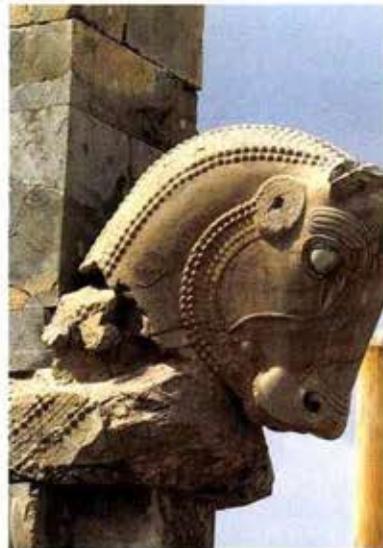
Voler :

Turkish Airlines dessert Téhéran cinq fois par jour via Istanbul au départ de Paris, Lyon, Nice, Marseille, Bordeaux et Toulouse. Liaison quotidienne pour Ispahan et Chiraz. Vol A/R Paris CDG-Téhéran, à partir de 359 € en classe économique. www.thy.com

À voir :

Reconnue dans le monde entier comme “la” photographe d’Ispahan, Isabelle Eshragi expose “Ispahan, esprit de L’Iran” à l’Espace Asia Paris du 1^{er} décembre 2016 au 20 mai 2017. Incontournable.

Espace Asia Paris : 1, rue Dante, Paris 5^e.



1, 2, et 3. Les ruines de la ville de Persépolis, où Alexandre le Grand s'abreuva des délices de l'Orient.

3

2

